



DÉRAPAGES LUDIQUES DANS LE QUART LIVRE

André TOURNON (U. de Provence)

Oserons-nous l'écrire ? En 1548, La « continuation de l'histoire Pantagruéline » se présentait plutôt mal. En prologue¹, la bataille des geais et des pies, et le massacre de celles-ci, « croquées », en vertu d'une équivoque de buveurs, au nombre de deux milliards cinq cent quatre-vingt sept millions etc., « sans les femelles et petitz piaux »², selon la formule biblique du *Gargantua*³ déjà réutilisée dans le *Tiers Livre*⁴. Suit un bref hommage aux lecteurs bienveillants, puis trois pages d'invectives contre les « Caphards, Cagots, Matagots » et autres « calumniateurs »⁵ ; en regard se profile un instant le bon médecin hippocratique composant des « livres joyeux »⁶ pour égayer ses patients, même à distance ; ce qui ne suffit pas à donner à l'ensemble une tonalité franchement allègre. Le récit ne l'est guère plus. Après l'appareillage de la flottille bachique au chant des psaumes vient le « tour de vieille guerre »⁷ qui envoie par le fond le bonimenteur Dindenault avec ses moutons, ses bergers et son argent. La première escale inaugure les découvertes de mœurs exotiques par une énumération de parentés purement lexicales ; Pantagruel et ses amis s'efforcent bien de compléter les relations entre Allianciers par des gaillardises propres à leur donner sens, ils finissent néanmoins par déclarer leurs hôtes « malplaisans »⁸, en partant. Ils ne semblent guère plus enthousiastes sur l'île de Chéli, vite quittée après le trop cérémonieux accueil du roi Panigon, en dépit de ses ressources culinaires que seul Frère Jan semble apprécier. Non moins rapide, le passage par Procuration se réduit à la volée de coups de bâton qu'a sollicitée un Chiquanous, en vue de fructueux dédommagements, et à l'exécution d'un autre Chiquanous, pour vol d'on ne sait quoi. Puis, à Tohu et Bohu, est évoquée l'étrange mort du géant Bringuenarille, prétexte à une compilation de décès à causes insolites ; et le trajet s'arrête après l'épisode de la tempête, lorsque, échappés au naufrage, les Pantagruéliens accostent chez les Macréons. « Vray est que, *quia* plus n'en dict »⁹ : cette interruption explicite du scripteur peut passer pour préméditée, mais sans que le brusque silence laisse entrevoir un surcroît de sens, et moins encore de tonalités comiques. Impasse d'un agencement narratif trop linéaire ? Les indices, sur cette question, seront ici recherchés d'abord dans les pages qui en 1552 ont remanié à fond celles de 1548, et de ce fait attestent la volonté de modifier ou même de réorienter la version antérieure.

L'insertion la plus manifeste est mise en vedette par sa place, au seuil de l'inconnu, que souligne la formule de raccord avec le voyage des Pantagruéliens : dans les trois premiers jours

¹ *Quart Livre*, dans *Les Cinq Livres*, éd. J. Céard, G. Defaux et A. Simonin, Paris, La Pochothèque, 1994, prologue de 1548, p. 1234-1245. Toutes les références au *Quart Livre* se feront dans cette édition.

² *Quart Livre*, *op. cit.*, prologue de 1548, p. 1237.

³ *Gargantua*, dans *Les Cinq Livres*, *ibid.*, chapitre XVII.

⁴ *Le Tiers Livre*, dans *Les Cinq Livres*, *ibid.*, chapitre I.

⁵ *Quart Livre*, *op. cit.*, prologue de 1548, p. 1241.

⁶ *Ibid.*, p. 1245.

⁷ *Quart Livre*, *op. cit.*, chapitre III, éd. 1548, p. 1259.

⁸ *Quart Livre*, *op. cit.*, chapitre V, éd. 1548, p. 1267.

⁹ *Quart Livre*, *op. cit.*, chapitre XI, éd. 1548, p. 1297.



« ne leurs apparut terre ne chose aultre nouvelle : car autres foyz avoient aré ceste route. Au quatrieme descouvriront une isle nommée Medamothi »¹⁰... En 1552, c'est donc l'île de Nulle part qui marque le début des explorations : mais ce n'est pas seulement un ailleurs, c'est un lieu hors espace, affecté d'une différence ontologique par rapport aux autres escales du voyage. Dans ce territoire illuminé, dont les souverains sont définis par leurs prédilections respectives pour l'apparence (*Philophanes*), le spectacle (*Philotheamon*) et la ressemblance (*Engys*¹¹), tout est représentation par images, substituées au réel, comme l'a montré Michel Beaujour¹² ; et de ces représentations mêmes plusieurs sont impossibles, telles les Idées de Platon « au vif peintes », pour Epistémon, avec les atomes d'Epicure, ou encore le tableau qu'achète Rhizotome, Echo « selon le naturel représentée ». Le choix de Pantagruel n'est pas moins raffiné : « la vie et gestes d'Achille »¹³, qu'il acquiert pour son père, est une suite de tapisseries, dont chacune illustre un texte poétique ou théâtral, depuis les noces des parents du héros, selon Catulle, jusqu'à l'apparition, dans *l'Hécube* d'Euripide, de son ombre réclamant l'immolation de Polyxène. Tissus imagés de motifs picturaux inspirés de poèmes sur des fragments de légendes, tout renvoie à une esthétique alexandrine de l'imitation au troisième ou quatrième degré, où la réalité, à supposer qu'il en soit une pour support de ces mirages, finit pas se diluer. Et même les animaux en vente sur le marché des trompe-l'œil viennent tout droit de la Fable : ce sont les licornes médiévales et surtout le mystérieux tarande, emblème vivant de la *mimesis*, remarque Beaujour, puisque son pelage reproduit instantanément les traits et couleurs des êtres dont il approche. Mais ce musée imaginaire du non-être est entièrement soumis au caprice du conteur, qui peut imposer la logique paradoxale de ses *adynata* et tout aussi bien décréter, par exemple, que les licornes de la tradition, que « nos écrivains antiques disent tant farouches, féroces et dangereuses », sont en fait « plus domestiques et apprivoisées que ne seraient petits chatons », et « qu'en elles consiste une mignotise la plus grande du monde, pourvu que malicieusement on ne les offense »¹⁴. En un mot : le monde de Nulle Part, justement parce qu'il est mirage, se laisse façonner au bon plaisir de qui le décrira.

C'est évident, sans doute. Restent à examiner les formes et les conséquences de ce principe d'irréalité ou de fantaisie qui assure la prééminence de la fiction sans limite ni contrôle dans les pages auxquelles désormais prélude l'escale à Medamothi, et de la réplique indirecte qui lui est immédiatement associée, sous la forme de l'échange de lettres entre Gargantua, resté dans le monde familial, et son fils naviguant avec ses compagnons au grand large de l'imaginaire¹⁵. Nous nous attarderons sur le premier point, en rapport plus étroit avec notre propos.

Dans le récit commun aux deux versions, la plus importante des transformations textuelles affecte l'escale dans l'île des Chiquanous. La première rédaction se bornait à présenter « l'étrange manière de vivre » de ces amateurs de dommages et intérêts, avec essai sur l'échine d'un huissier à rouge museau ravi de gagner vingt écus à se faire à moitié assommer par le bon Frère Jan. En 1552, l'épisode est distendu par une longue intervention de Panurge sur

¹⁰ *Quart Livre*, *op. cit.*, chapitre II, p. 917.

¹¹ *Ibid.* Cette signification dérivée de la proximité spatiale est attestée notamment chez Platon, *Gorgias* 520a, *Phèdre* 65a, Rép.508c. L'auteur de la *Brève Déclaration* ne l'a pas comprise, non plus que la distribution des rôles allégoriques (il traduit *Philophanes* par « convoiteux de voir et d'être vu », le confondant partiellement avec son frère).

¹² *Le Jeu de Rabelais*, Paris, Editions de l'Herne, coll. Essais et philosophie 2, 1969.

¹³ *Quart Livre*, *op. cit.*, chapitre II, p. 919.

¹⁴ *Quart Livre*, *op. cit.*, chapitre IV, p. 929.

¹⁵ Sur ce dernier épisode de l'escale, nous ne pouvons que souscrire à l'analyse décisive d'Edwin Duval (*The design of Rabelais's Quart livre de Pantagruel*, Genève, Droz, 1998, chapitre 5, p. 110-116). Ajoutons seulement que l'homologie entre les « livres joyeux » que Gargantua offre à son fils, et le récit des navigations (autrement dit, le *Quart Livre*) que celui-ci promet à son père, marque discrètement la complémentarité des deux séquences : fiction et *agapè* font bon ménage.



le stratagème qu'a trouvé le seigneur de Basché : excédé par les chicanes judiciaires, il fera cogner à cœur joie sur les huissiers qui leur donnent effet, mais sans payer, en se plaçant dans le cadre d'une gesticulation d'allégresse pour célébrer de pseudo-fiançailles à l'instant où elles se transforment en pseudo-mariage. La narration s'étend sur quatre chapitres¹⁶, et la structure en est changée : au lieu de faits, on trouve des propos imbriqués – Panurge *raconte* comment Basché *explique* à ses comparses leur rôle dans la féroce mascarade en leur *racontant* lui-même comment Villon après avoir fait *parader* à Saint-Maixent les acteurs de sa diablerie, leur avait donné pour rôle de punir le sacristain Tappecoue de son refus de prêter étole et chape pour *déguiser* un vieux paysan en Dieu le Père. Sur ses instructions, les diables masqués et embusqués sur le passage du moine surgissent en hurlant et en jetant des pétards, ce qui affole sa jument : elle s'emballé, le désarçonne, le traîne « à escorchecul »¹⁷ dans les buissons et les fossés et le met en pièces. Épilogue de Villon : « *Vous jouerez bien, messieurs les Diables, vous jouerez bien, je vous affie* »¹⁸ – l'emploi du futur fait du démembrement de Tappecoue un prélude au spectacle prévu pour le lendemain. Et Basché reprend l'expression : « Ainsi [...] prévoij je, mes bons amys, que vous dorenavant *jouerez bien* ceste tragique farce »¹⁹ ; de fait, dans chacun des épisodes qui suivent on bat les Chiquanous à mort, ou peu s'en faut, à coups de gantelets de fer, mais toujours en buvant amicalement à leur santé, et « en riant », puisque c'est une fête.

Là est l'essentiel. Bien sûr, le sort réservé aux Chiquanous coïncide parfaitement avec le trait qui dès le premier accostage singularisait leur vocation : solliciter les coups, et remercier ceux qui leur brisent les os. Mais pour que cette bizarrerie aille de soi, il faut que les comportements ou les rôles s'inscrivent dans un monde de fiction ludique, ici théâtrale (avec en arrière-plan la violence délirante de Dionysos), ailleurs romanesque (la tempête, épisode obligé de toute navigation), ailleurs folklorique (que l'on songe à Carême Prenant et aux Andouilles des jours gras) ou légendaire (la vieille de Papefiguière qui, face au diable et à ses griffes, l'intimide par le geste obscène de Baubô). La convention fondamentale est que même les pires séquences de carnage ou de danger doivent être saisies comme *scènes*, et imaginées sur des tréteaux, comme en apesanteur au-dessus de la réalité quotidienne ; de manière que le lecteur n'oublie jamais que *c'était pour rire*. La foire aux apparences de Medamothi a établi discrètement ce principe, propre à transfigurer les motifs qu'il éclaire.

Par endroits, la modification peut paraître anodine. À Chéli, rien d'inquiétant. Mais deux insertions accusent l'artifice dans les cérémonies festives, en en faisant un thème de duperie : Frère Jan raconte comment le seigneur de Guyercharois a été leurré par des pages déguisés en « damoyelles bien pimpantes et atourées »²⁰ ; Panurge évoque Breton Villandry avec son magnifique équipement guerrier, inspectant « le bagage » au moment d'une bataille ; dans les deux cas, il s'agit de faux-semblants. Une infime retouche applique en outre un vocabulaire astronomique à des appareils de cuisson – « le *branslement* des broches, l'*harmonie* des contrehastiers, la *position* des lardons [...], l'*ordre* du service du vin »²¹ – et surgit un microcosme factice à l'échelle des cuisines du roi Panigon. Ailleurs, le principe de fantaisie est mis en œuvre sans que le texte se dédouble par imbrication. Tel est le cas dans le prologue de 1552 qui comporte une distorsion majeure dans le discours, marquée par

¹⁶ *Quart Livre, op. cit.*, chapitres XIII à XVI.

¹⁷ *Quart Livre, op. cit.*, chapitre XIII, p. 971.

¹⁸ *Ibid.* Nous soulignons.

¹⁹ *Ibid.* Nous soulignons.

²⁰ *Quart Livre, op. cit.*, chapitre X, p. 955.

²¹ *Quart Livre, ibid.*, p. 957. Nous soulignons.



l'irruption d'un locuteur inattendu, à vocation perturbatrice. Comme ce texte, préalable aux récits, a par nature une fonction programmatique, il est nécessaire de le scruter d'assez près.

Inutile de revenir sur les pages relatives aux conflits de l'époque, focalisés sur l'antagonisme entre Ramus et Galland, type des « philauties couilloniformes »²² qui égarent même les humanistes en des querelles stériles, et les détournent de l'Esprit de charité qui devrait vivifier leurs rapports mutuels et leur pensée : sur ce point encore Edwin Duval a projeté toute la lumière souhaitable, sans omettre les apories de l'obstination dans le débat, que résout le facétieux Priape en suggérant de pétrifier les adversaires déjà figés dans leur *anticaritas*. Reste à considérer d'un peu plus près le cas du pauvre Couillatris, qui ne demande que sa cognée perdue. Aucune difficulté dans l'affaire, si l'on prend le texte à la lettre, comme le fait d'abord Jupiter ; mais Priape intervient de nouveau, et avec plus d'insistance, pour le compliquer d'une équivoque paillardes sur le mot *cognée*, agrémentée de deux poèmes non moins paillards chantés en chœur par les plus célèbres musiciens du temps : soulignée par le changement de registre (équivalent formel d'une imbrication), c'est une déviation fulgurante, dont tout l'Olympe s'esclaffe, vers le souci latent du bûcheron, de ne pas perdre l'usage de ce que Priape appelle son cognoir dodrental (« long d'une demi-coudée, ou de neuf pulsées romaines », précise doctement l'auteur de la *Briefve declaration*). Dès lors on comprend mieux son choix entre les offres de Mercure : la cognée d'or est beaucoup trop lourde, comment la soulever pour besogner avec ? de même pour la cognée d'argent ; mais la cognée « de bois » (plutôt que d'acier, car c'est le manche qui compte) est bien la sienne, il la reconnaît à sa marque et pourra l'attacher « à sa ceinture de cuir » et s'en ceindre « sur le cul » quand il l'aura récupérée (il chargera les deux autres « à son cou »). Il est clair que la valeur marchande des objets n'est pas primordiale à ses yeux, en regard de ce qu'on pourrait appeler leur fonction vitale, de travail et de fécondité. Il n'ignore pas ce que l'on peut se procurer grâce aux métaux précieux, il sait au moins convertir la cognée d'or en pièces d'or, la cognée d'argent en pièces d'argent (a-t-il bien compris la monnaie, comme équivalent universel ? en tout cas, il ne spéculera pas sur les changes). Mais il s'empresse de les troquer contre des richesses bien plus naturelles, mas, granges, prés, vignes, bois, terres arables, étangs, bétail de toute espèce... Et l'on entrevoit le choix fondamental du bonhomme, bien au-delà du souhait dont le crédite Mercure, de « médiocrité en matière de cognée » : selon la distinction aristotélicienne, il ne s'intéresse pas à la *chrématistique*, accumulation sans limite des richesses monétaires, mais à l'*économie*, acquisition et gestion des ressources utiles à la vie, à la mesure des besoins et désirs de chacun²³. Telle est sa sagesse ; et elle est théoriquement compatible avec l'abondance, elle en requiert même la perpétuation. Mais quant à ceux qui perdent leur cognée exprès pour recevoir un objet semblable en métal précieux, leur sort est vite réglé : lorsqu'ils se baissent pour ramasser l'outil d'or qu'ils ont choisi, Mercure leur tranche la tête. On ne plaisante pas avec les cognées, dès que les dieux s'en mêlent.

Mais est-il encore possible de parler de « médiocrité », même selon l'acception ancienne du terme, au sens de « juste mesure » ou de « juste milieu » ? Il faut sept lignes pour énumérer toutes les catégories de biens qu'acquiert le bûcheron aux trois cognées : c'est beaucoup pour un seul homme, même abstraction faite des équivoques. Reconnaissons au moins qu'il est difficile de citer cette profusion en exemple de modération, surtout si l'on songe au « petit mot de Patelin : "En ay je ?" »²⁴, avec exhibition furtive du rouleau de drap emporté sous le manteau. Et la sanction réservée aux adeptes de la chrématistique est beaucoup moins mo-

²² *Quart Livre*, *op. cit.*, prologue de 1552, p. 897.

²³ Cf. Aristote, *Politique*, I, III, 1256b-1257a. On considérera donc avec circonspection le propos de Ph. Desan, qui, décelant dans *L'Imaginaire économique de la Renaissance* (Schna & Paris-Sorbonne, 2002) « un engouement presque mythique pour l'or et l'argent », croit pouvoir affirmer que « L'anecdote de Couillatris dans le *Quart Livre* de Rabelais nous rappelle l'importance des ces métaux dans l'imaginaire de la Renaissance » (p. 42).

²⁴ *Quart Livre*, *op. cit.*, prologue de 1552, p. 903.



dérée que chez Ésope, qui se bornait à leur laisser les mains vides²⁵ : la balance comptable entre cognées perdues et têtes coupées en fait foi, à l'excès de largesse divine dont bénéficie Couillatris répond l'excès de violence qui rémunère ses mauvais émules. Il faut admettre l'évidence : le système d'isotopies qui fait la vigueur comique et la verueur du texte, comme son revers sanglant, doit être tenu pour indissociable de sa signification. La logique littérale s'en accommodera comme elle pourra.

Justement, au début du prologue, Rabelais a placé un piège propre à donner sens à l'usage des équivoques : son interprétation extravagante de l'adage coutumier bien connu, *Le mort saisit le vif*²⁶. Il s'agissait de la *saisine*²⁷, en vertu de laquelle la mort d'un intestat donne à son héritier présomptif (« le vif ») le droit d'entrer immédiatement en possession de ses biens ; « le docte Tiraqueau », allégué avec le plus amical respect, venait de publier en 1550 un traité dont l'intitulé n'était autre que l'adage cité ; tout lecteur soucieux de précision pouvait s'y reporter. En usant par trois fois d'équivalences spécieuses, en vertu desquelles « le mort » serait celui dont la vitalité est atteinte, et « le vif » cette même vitalité qu'il lui faudrait retrouver en la « saisissant » au sens courant du terme, Rabelais fait clairement entendre à son lecteur qu'il s'amuse à lui proposer de gros sophismes, et l'invite à partager avec lui le plaisir de dire et de penser ces fariboles, pour se moquer de qui s'y laissera prendre... Mais jouons à fond le jeu de la naïveté, en considérant la signification aberrante donnée au brocard : au lieu d'une règle de succession, qui présuppose le décès pour assurer la transmission du patrimoine, on trouve la formule d'une mobilisation des énergies vitales, *contre* la mort – « vous estans de santé privez, c'est à dire mors, saisissez vous du vif : saisissez-vous de vie, c'est santé »²⁸. Il n'en faut pas plus pour que tout le prologue soit transfiguré, en une maxime de joie de vivre mal déguisée en précepte de frugalité. Oui, Couillatris a bien raison de tenir à sa « cognée » personnelle, et il mérite bien que Mercure lui prouve à sa façon que les dieux ont su l'entendre, et au-delà de ce qu'il en espérait. S'il faut tirer une règle de lecture de ce texte déconcertant, ce sera donc au bénéfice de l'excès ludique, débordant en tous sens la sagesse des moralistes – quitte à laisser une place à celle-ci, en retrait, même si elle paraît finalement un peu étriquée. Parcourons le roman en le mettant à l'essai de ses extravagances : il devrait en tirer un surcroît de gaîté, et de vigueur, violence incluse.

La tempête d'abord. On la lit couramment selon un schéma d'antithèse, où l'affolement de Panurge est opposé au courage de Frère Jan. Ce n'est pas faux, mais un peu simpliste. Dans le chapitre XVIII, les premiers mots de Panurge expriment bien le danger et la terreur, mais sous la forme d'une plaisanterie, à demi bachique comme il se doit : « Maigordome, hau, mon amy, mon pere, mon oncle, produisez un peu de sallé. Nous ne boirons tantoust que trop, à ce que je voy. A petit manger bien boire, sera desormais ma devise »²⁹. Et une plaisanterie analogue, adressée au même régisseur des beuveries (absent, mais qu'importe ?), est proférée par Frère Jan au paroxysme de la tempête : « Beuvons hau. Je diz du meilleur, et plus stomachal. Entendez-vous hault majour dome ? Produisez, exhibez. Aussi bien s'en va cecy à tous les millions de Diabls. Apporte cy, hau page, mon tirouoir (Ainsi nommoit il son breviaire) »³⁰.

²⁵ Un équivalent de cette frustration apparaît à la fin du prologue, où deux bélistrandiers rivalisent dans leurs rêves de chiffre d'affaires ou de numéraire, et se retrouvent avec catarrhes, furoncles, « et au diable le boussin de pain pour s'écurer les dents ».

²⁶ *Quart Livre, op. cit.*, prologue de 1552, p. 889.

²⁷ Le verbe « saisir » (quelqu'un de quelque chose) a ici l'acception juridique « mettre quelqu'un en possession de quelque chose », restée spécialement dans l'attribution des compétence judiciaires (on *saisit* un tribunal d'une affaire), et dans l'emploi pronominal du verbe (« se saisir de quelque chose. »)

²⁸ *Quart Livre, op. cit.*, prologue de 1552, p. 891.

²⁹ *Quart Livre, op. cit.*, chapitre XVIII, p. 995.

³⁰ *Quart Livre, op. cit.*, chapitre XX, p. 1003.



Entre temps, Panurge a repris la référence, juste avant l'instant où le pilote commande de « démancher le heaume » (manœuvre de détresse, qui laisse le gouvernail sans contrôle), pour apprécier le risque d'engloutissement : « Sçaichons la hauteur du profond [...] Sçaichons si l'on boyroit icy aisement debout, sans soy besser »³¹. Quant à leurs comportements respectifs, celui de Panurge est sans aucun doute l'inertie terrifiée ; mais qu'en est-il de celui de frère Jan ? Pas de terreur, certes, plutôt la bravade, mais quelle activité pour accompagner ses coups de gueule ? Dans le texte, le seul geste concret qui lui soit attribué est de faire « un noud gregeois »³² sur le cordage que tient un mousse, ce qui peut difficilement passer pour exploit ; au reste, il se fait l'écho approbatif des ordres du pilote (« Isse. – C'est bien dict. Isse, isse, isse [...] – Orche – C'est bien dict [...] Orche, Orche. »³³) et surtout il les orne de diverses imprécations assorties d'une gestuelle propre, comme l'observe Panurge, à venir en aide aux marins

« comme à un fendeur de boys [...] celluy qui à chascun coup pres de luy crie Han ! à haulte voix : et comme un joueur de quilles est mirifiquement soulaigé quand il n'a jecté la boulle droict, si quelque home d'esprit pres de luy panche et contourne la teste et le corps à demy, du cousté auquel la boulle aultrement bien jectée eust fait rencontre de quilles »³⁴.

Pantomime braillarde du clown rouge en réplique à la pantomime pleurnicharde du clown blanc, et autour des deux les cortèges appropriées, millions de diables à l'assaut du matamore, sauveteurs légendaires pour le naufragé en sursis, ou pour son testament : face à la noyade imminente (car la tempête n'est pas un songe, les paroles du narrateur au début, du pilote et de Pantagruel à la fin, le certifient) chacun fait surgir sa fantasmagorie personnelle et la déploie en déferlements de paroles et en gesticulations, substituts caricaturaux de la réalité et de ses agressions. En épilogue, Epistémon tire bien les conclusions éthiques de l'épreuve, comme on pouvait s'y attendre, mais les rodomontades de Panurge enfin rassuré ne reçoivent pas d'autre démenti que la pseudo-prophétie de Frère Jan : « durant la tempeste tu as eu paour sans cause et sans raison. Car tes destinées fatales ne sont à périr en eau. Tu seras hault en l'air certainement pendu, ou bruslé guillard comme un pere »³⁵. Allez moraliser sur ces belles certitudes...

Pantagruel et ses compagnons rencontrent d'autres types de menaces au cours de leur périple. Il en est qui se dissolvent d'elles-mêmes dans leur inconsistance. Tel est le sort de Carême Prenant, ambigu par situation comme annonciateur d'abstinence et dernier reste des jours gras. En l'anatomisant, Xénomanes le réduit en confettis de comparaisons factices, égrenées en kyrielles dont chaque terme est en défaut de cohérence. Retiendra-t-on comme trait dominant l'austérité, suggérée hors kyrielles dans la présentation générale du chapitre XXIX ? Mieux vaut ne pas le vérifier de trop près : est-ce mortification que d'avoir « Les spondyles, comme une cornemuse. Les coustes, comme un rouet. Le brechet, comme un baldachin »³⁶, etc. ? Passé la toute première comparaison, propre à donner mesure de la stupidité du monstre (il a « la cervelle en grandeur, couleur, substance et vigueur semblable au couillon gauche d'un Ciron masle »³⁷), les rapprochements opérés par l'emploi systématique de « comme » composent plutôt un « cadavre exquis » de surréaliste ou d'oulipien avant la lettre – disons plutôt, par respect pour l'Histoire, un coq-à-l'âne indéfiniment multiplié – et l'ingéniosité

³¹ *Ibid.*

³² *Quart Livre, op. cit.*, chapitre IX, éd. 1548, p. 1287.

³³ *Ibid.*

³⁴ *Quart Livre, op. cit.*, chapitre XX, p. 1001.

³⁵ *Quart Livre, op. cit.*, chapitre XXIV, p. 1019.

³⁶ *Quart Livre, op. cit.*, chapitre XXXI, p. 1045.

³⁷ *Quart Livre, op. cit.*, chapitre XXX, p. 1039.



déployée par certains exégètes pour justifier quelques-uns d'entre eux n'arrive pas à réduire l'aspect d'irréductible bric-à-brac que prend l'ensemble, lu avec l'attention requise. Grâce à quoi l'on peut découvrir que cet être décrit en dépit du bon sens n'est qu'un chaos verbal démesuré, amusant par ses aberrations bien plus que par son ancrage occasionnel en des thèmes reconnaissables de satire religieuse. Sous cette perspective ludique, qu'à juste titre l'on peut estimer superficielle, le monstre se décompose : il n'y a rien sous la surface, que des bribes d'un bavardage insensé entre carabins. Surgissent alors les allégories quasi rationnelles de Pantagruel : Amodunt et Discordance, logiquement contrefaits selon Antiphysis dont ils émanent, de même que les derniers représentants de leur lignée perverse, « Maniacles Pistoletz, [...] Démoniacles Calvins, imposteurs de Geneve » et « enraigez Putherbes »³⁸. Ces êtres-ci sont nocifs ; mais moins inquiétants lorsqu'on les sait voués à disparaître eux aussi dans la cohue des masques mal dessinés qui grimacent entre Carnaval et Carême. Les Pantagruéliens s'en détournent, sans plus.

Ce sont les Andouilles qui donneront prétexte au dernier conflit meurtrier du *Quart Livre*, sur un malentendu. Le nom de Mardi gras prononcé de travers par Gymnaste, « Gradi-mars »³⁹ ? Pas seulement. Tout le récit repose sur des nomenclatures : noms de cuisiniers et de charcutiers, de spécialités culinaires bien grasses, de viandes et de déchets, de personnels de table, d'office, de boucherie et de porcherie, etc., saisis comme vocations à participer à l'épopée et à entrer dans la Truie de bois afin de surprendre Andouilles et Godivaux au moment décisif. L'affrontement tourne au massacre : « C'estoit pitié. Le camp estoit tout couvert d'Andouilles mortes ou navrées »⁴⁰ ; enfin l'arrivée d'un pourceau céleste interrompt le combat, et la paix est conclue. Impossible de prendre au sérieux la moindre ligne de cet épisode : il faudrait avoir oublié l'allure et la saveur des charcuteries. Du côté des savants, même les exégètes les plus convaincus du « cratylogisme » de Rabelais hésitent à alléguer la formule « Riflandouille rifloit Andouilles, Tailleboudin tailloit Boudins »⁴¹ à l'appui de leurs spéculations sur la sémantique des noms propres et les pronostics que l'on peut en extraire. La bouffonnerie culmine dans le chapitre XXXVIII, apostrophe aux lecteurs invités à comprendre « Comment Andouilles ne sont à mespriser entre les humains »⁴². Le boniment censé le démontrer se présente comme une réflexion critique du narrateur sur ses dires et sur leurs sources légendaires, phase de métalangage que la structure, en principe, accrédirait ; mais tout y est fait d'approximations si factices que l'ensemble équivaut à une provocation : serez-vous assez niais pour me croire ? Le lecteur sérieux répondra non, et haussera les épaules : ce bavardage ne rime à rien. Le lecteur complice répondra « Pourquoi pas ? », en éclatant de rire. L'excès ludique a ce pouvoir, d'inviter le partenaire à jouer avec les fariboles qu'il entend, et à les lui faire assumer en se moquant de lui-même.

Il a aussi cet autre pouvoir, plus corrosif, de faire éclater au grand jour la propension des imposteurs, prisonniers de leur hypocrisie, à se ridiculiser en jouant volontiers leur rôle, mais sans le moindre sourire ironique, dans la farce qu'ils ont eux-mêmes mise en scène. Tel est le sort des Papimanes. Obnubilés par leurs livres sacrés des Décrétales, sur lesquelles la papauté prétendait fonder son pouvoir, ils sont prompts à vouer aux pires supplices ceux qui refuseraient de les vénérer : « Bruslez, tenaillez, cizaillez, noyez, pendez, empallez [...] cruci-

³⁸ *Quart Livre*, op. cit., chapitre XXXII, p. 1053.

³⁹ *Quart Livre*, op. cit., chapitre XXI, p. 1089.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 1091.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² *Op. cit.*, p. 1077 sq.



fiez, bouillez, escarbouillez [...] ces meschans Hæreticques Decretalifuges »⁴³, braille Homenaz, leur évêque, dans un accès d'enthousiasme, sinon de charité chrétienne. Mais le même suppôt du Saint Office agréé avec un égal enthousiasme les récits mémorables de « miracles advenuz par les Décrétales⁴⁴ », qu'ont inventés les Pantagruéliens pour exprimer leur dérision et leur dégoût : Homenaz n'a pas compris que chacun des prétendus miracles atteste les risques de corruption, d'empoisonnement, de souillures, de maladies et de détériorations diverses auxquels on s'expose en touchant à l'une ou à l'autre de ces compilations de droit canon des derniers siècles. Il n'a pas davantage compris ce que visait Pantagruel, précédemment, en manifestant son écœurement devant l'expression « jambe de Dieu » appliquée par un gueux à « une jambe toute sphacelée et pourrye », propre à attirer les aumônes. « User ainsi du sacré nom de Dieu en choses tant ordes et abhominables ? Fy, j'en diz fy ! »⁴⁵ s'exclame le géant. Il n'est pas dit, mais montré, que la piété des Papimanes devant leur effigie de Dieu-en-terre et leurs Ecritures falsifiées est de même nature, avec un surcroît de sacrilège : elle associe le nom de Dieu à des poisons pour l'esprit, comme Néron, selon Epistémon, appelait « viande des Dieux »⁴⁶ les champignons vénéneux dont il s'était servi pour supprimer son prédécesseur Claude. Dans l'île des Papimanes, tout est mensonge ; la réaction juste est donc de parler faux, ce que font les Pantagruéliens qui s'associent aux simagrées d'Homenaz, jusqu'à ses soupirs et larmes dévotes, pour en rire sous cape : « Car oncques ne veiz Christians meilleurs que sont ces bons Papimanes »⁴⁷, dit Pantagruel. Pour surmonter le dégoût, et les puissances délétères qui le provoquent, il faut savoir jouer.

De toutes façons le jeu s'impose, en réponse aux menaces comme aux impostures. L'épisode des Paroles gelées définit avec une force et une précision extrême cet aspect du pantagruélisme. Le géant et ses compagnons s'interrogent sur les sons et paroles qu'ils entendent, venues on ne sait d'où, en pleine mer. Panurge s'affole, comme de juste. Pantagruel écoute la rumeur, envisageant une mystérieuse réception d'arcanes métaphysiques (les Idées et Exemplaires de toutes choses) et poétiques (le thrène d'Orphée). Mais le pilote explique : ce sont les résidus sonores d'une tuerie, « sons tant divers, d'hommes, de femmes, d'enfants, de chevaux », où l'on peut reconnaître « les paroles et cris des hommes et femmes (...) et tout autre effroy de combat », le tout gelé l'hiver précédent lors de la « grosse et félonne bataille »⁴⁸ entre cyclopes Arismapiens et aériens Néphélibates. De fait, parmi un brouhaha d'onomatopées à peu près informes, les rares mots qui deviennent identifiables au dégel, « ticque, torche, lorgne, brededin, brededac »⁴⁹, sont empruntés à la *Bataille de Marignan*, de Janequin, qui les incorporait à sa musique comme interjections et cliquetis de bretteurs. Reste à voir ce qu'en font les pantagruéliens, revenus de la frayeur initiale qu'a rappelée leur tressaillement au « coup de faucon » dégelé par Frère Jan. Ils adoptent explicitement la perspective ludique : « Croyez que nous y eusmez du *passetemps* beaucoup »⁵⁰. Surtout, dès avant cette déclaration, ils se sont mis à *jouer avec les mots* : « donner paroles », acte d'amoureux, « vendre paroles », acte d'avocat, « prendre au mot » le partenaire ou « le prendre aux cornes, comme un veau » (et le quolibet est adressé à Panurge...). Faciles plaisanteries de la Basoche, sans doute ; mais justement leur banalité même a pour effet de situer en son lieu propre le langage qu'elles caractérisent : non aux abords de l'Académie, mais sur la place publique selon Bakhtine, entre

⁴³ *Quart Livre*, *op. cit.*, chapitre LIII, p. 1143.

⁴⁴ Titre du chapitre LII, *op. cit.*, p. 1135 sq.

⁴⁵ *Quart Livre*, *op. cit.*, chapitre L, p. 1127-1129.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 1129.

⁴⁷ *Quart Livre*, *op. cit.*, chapitre LIV, p. 1149.

⁴⁸ *Quart Livre*, *op. cit.*, chapitre LVI, p. 1155.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 1157.

⁵⁰ *Ibid.* Nous soulignons.



compagnons en goguette prompts à donner aux « mots de gueule » qu'ils échangent, quolibets plus ou moins orduriers, une acception « à rebours », de brusquerie fraternelle et de confiance⁵¹. Tout cela à partir d'un fracas de guerre où perçaient des cris d'hommes, de femmes et d'enfants mis à mort ! Le contraste donne à penser : et si c'était précisément dans un contexte de destruction et de désarroi qu'il devient nécessaire de donner un peu de jeu, en tous les sens du terme, aux mots lourds de menaces trop réelles ? Et spécialement à « des paroles sanglantes, les quelles le pillot nous disoit quelques foyz retourner on lieu duquel estoient proferées, mais c'estoit la gorge couppee : des parolles horrificques, et aultres assez mal plaisantes à veoir »⁵². En ces temps de troubles, de telles paroles ne manquaient pas, quelles qu'en fussent les provenances, et le sang n'était pas fictif, pas plus qu'il n'était plaisant à voir.

Restait à en changer le sens, dans la limite du possible. Rabelais s'y est employé dans la majeure partie du *Quart Livre* en exploitant les ressources de l'attitude ludique appropriée à ses fictions : le mythe des Paroles gelées en donne la formule la plus succincte et la plus forte, et le jeu inventé par l'ingénieur Gaster pour les passe-temps des Thélémites⁵³ en esquisse un équivalent technologique. Reste à l'horizon la découverte de quelque herbe magique qui neutraliserait définitivement les puissances de destruction⁵⁴. En attendant, dans les parages de Chaneph et Ganabin, repaires des hypocrites et des brigands, les Pantagruéliens ne peuvent qu'affirmer leur foi en partageant un repas quasi-eucharistique⁵⁵, leur espérance en s'abandonnant au vent « Ouest Nord-Ouest » qui devrait les faire dériver au grand large loin de l'itinéraire prévu⁵⁶, et leur défi à l'*anticaritas* en combinant la canonnade à blanc de Frère Jan⁵⁷ avec l'exhibition hilare, par Panurge, de ce qu'il appelle safran d'Hibernie⁵⁸. Mais c'est là une autre question⁵⁹.

⁵¹ Sur cet aspect du texte, privilégié par le titre du chapitre LVI, voir *En sens agile – les acrobaties de l'Esprit selon Rabelais*, Champion 1995, p. 9-13, analyse où n'était pas pris en compte l'arrière-plan de guerre, sinon de massacre, que rappelle le pilote.

⁵² *Quart Livre*, *op. cit.*, chapitre LVI, p. 1157. On trouvera dans *Pré-histoires*, de Terence Cave (t. I, ch. VI, « Je pareillement... », p. 145-155), des pages incisives et probantes sur le mystérieux désarroi exprimé à demi-mot par Rabelais dans le *Tiers* et le *Quart livre*, et la façon dont le récit en intègre les traces.

⁵³ *Quart Livre*, *op. cit.*, chapitre LXII.

⁵⁴ *Ibid.* Prendre garde à la structure de surenchère adversative qui articule le chapitre : Gaster « inventait lors art et moyen **non** de conserver ses remparts [...] **Mais** il inventait art et manière de faire les boulets arrière retourner contre les ennemis » - autrement dit, de provoquer l'autodestruction des armes offensives.

⁵⁵ *Quart Livre*, *op. cit.*, chapitres LXIV à LXV.

⁵⁶ *Quart Livre*, *op. cit.*, chapitre LXIV. Pour que la flotte continue à voguer vers l'Occident, un vent d'Est ou d'Est Nord-Est aurait été plus favorable.

⁵⁷ *Quart Livre*, *op. cit.*, chapitre LXVI.

⁵⁸ *Quart Livre*, *op. cit.*, chapitre LXVII.

⁵⁹ Voir sur ce point « Rire pour comprendre – essai d'herméneutique pantagruélienne » *R.H.R.* (bulletin de la société *Renaissance, Humanisme, Réforme*) n. 59, Décembre 2004, p. 7-22.



BIBLIOGRAPHIE

Œuvres

RABELAIS François, *Les Cinq Livres*, éd. J. Céard, G. Defaux et A. Simonin, Paris, La Pochothèque, 1994.

Textes critiques

BEAUJOUR, Michel, *Le Jeu de Rabelais*, Paris, Editions de l'Herne, coll. Essais et philosophie 2, 1969.

CAVE, Terence, *Pré-histoire : Textes troublés au seuil de la Modernité*, Genève, Droz, 1999.

DESAN, Philippe, *L'Imaginaire économique de la Renaissance*, Fasano, Schena, coll. Biblioteca della ricerca. Mentalità e scrittura 15 ; Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2002.

DUVAL, Edwin, *The design of Rabelais's Quart livre de Pantagruel*, Genève, Droz, coll. Travaux d'Humanisme et Renaissance, 1998.

TOURNON, André, "En sens agile" – *les acrobaties de l'Esprit selon Rabelais*, Paris, Champion, coll. Etudes et essais sur la Renaissance, 1995.

TOURNON, André, « Rire pour comprendre – essai d'herméneutique pantagruélienne » *R.H.R.* (bulletin de la société Renaissance, Humanisme, Réforme) n. 59, décembre 2004.